

était ce qu'on nomme une nuit claire), il distingua nettement une ombre glissant rapidement sur le sol.

Cette ombre légère, diaphane, pour ainsi dire, avait quelque chose de fantastique. Il était impossible de distinguer ses formes, enveloppées dans une sorte de voile nungoux.

D'Almoy avait fait toutes ces réflexions avec une rapidité merveilleuse. Enlevant rapidement son fusil, il coucha en joue l'ombre qui allait atteindre les genêts... Le comte était un excellent tireur, et jamais d'ordinaire il ne manquait le but qu'il se proposait.

Visant avec soin, il commença à appuyer son doigt sur la gâchette avec cette lenteur et cette précision qui font le tireur émérite... L'ombre qu'il voulait atteindre était au bout de son fusil... Encore un quart de seconde, et une victime était faite...

Tout à coup un sifflement aigu retentit avant que le fusil ne fit feu, et M. d'Almoy, poussant un cri de douleur, lâcha son arme qui tomba et partit en touchant le sol, mais la balle s'égarait dans l'espace...

Le comte poussa un rugissement de colère : une pierre, lancée avec une vigueur et une adresse tenant du miracle, venait de lui écraser deux doigts de la main droite.

### III

#### DAME DOROTHÉE.

—Comment, comment, ma chère et bonne demoiselle, vous ne connaissez pas la belle complainte de la ville d'Is ? Saint Médéric et saint Paterne ! qu'est-ce que vous connaissez donc alors ? mais il y a une légende là-dessus ! Ah ! saint Éric et saint Ildebert, patrons des cordiers ! mais vous n'êtes donc pas Bretonne pour ignorer pareille chose ? Heureusement que me voilà ! Je sais tout cela par cœur, car ce n'est pas pour dire, il y en a peu dans la Cornouailles qui aient aussi bonne mémoire que votre servante et qui racontent aussi facilement. Au reste, quand je dis la Cornouailles, je ne crains ni ceux du Tréguier ni celles du pays de Laon, et sainte Barbe et sainte Sidonie savent pourtant si j'en tire profit pour m'en faire gloire, car je veux bien être...

—Dame Dorothee, voulez-vous me passer la petite bouilloire qui est là devant le feu ?

—Volontiers !... Ah ! qu'est-ce qu'il y a là-dedans, sans curiosité, Catherine ?

—C'est de la fleur de mauve.

—Jour de ciel ! elle ne vaut rien. Ah ! si vous pouviez sentir celle que j'ai à Telgruc ! Un bouquet ! un vrai bouquet !

—Véronique, presse de l'autre côté ; tu m'aideras à la soutenir.

—Oh ! merci, ma bonne sœur, merci, ma chère Catherine ! Je vais mieux ! Ne te donne pas tant de mal...

—Tu te sens mieux ? Tu es encore bien pâle, Jeanne !

—Ah ! qu'est-ce que vous voulez, mon enfant ? Cette excellente petite là a failli boire un coup à la grande tasse, comme on dit dans les villes, et, vous comprenez, ça vous secoue le tempérament.

Cette scène avait lieu dans la salle de la ferme, une demi-heure environ après qu'Yvan s'était éloigné pour se rendre au cromlech de Kerlof. Il nous faut donc retourner un peu en arrière.

Jeanne était toujours étendue sur son lit ; Catherine veillait auprès d'elle avec l'infatigable sollicitude d'une sœur aînée dont le cœur déborde de tendresse. A quelques pas en arrière se tenaient deux servantes, les deux filles de basse-cour, les compagnes des infortunées Ninor'h et Mariic.

Allant, venant, trotinant, se poussant, remuant et parlant surtout et sans cesse, l'épicière-faïencière-mercière de Telgruc animait le tableau avec une verve et un entrain sans pareils.

Tandis que Jeanne, soutenue par Catherine et Véronique, buvait à petites gorgées l'infusion préparée, Dorothee s'était rapprochée de la cheminée, relevant le bord de ses jupes pour mieux présenter ses jambes à la flamme :

—Et dire, fit-elle avec une contorsion dans les traits du

visage, et dire que tout cela est arrivé par la faute de cette Mary-Morgan du Hulgont et qu'une digne créature du bon Dieu comme la chère demoiselle a failli mourir, parce que la Mary-Morgan chantait sur la falaise.

—C'est donc une Mary-Morgan ? dit l'autre servante en joignant les mains.

—Si c'est une Mary-Morgan, la petite à Philopen ! Aussi vrai qu'il est poulpican, et que saint Médéric et saint Ephrem me préservent de sa rencontre !

—Amen ! dirent les deux servantes en se signant.

—Quoi ! dit Jeanne en se penchant sur sa couche, la compagnie de Philopen est une Mary-Morgan ?

—Oui, répondit Dorothee, on ne le savait pas, mais on l'a appris en allant consulter la *groach* (naiade) de Saint-Gildas qui a dit que c'était sa cousine. C'était la fille de Kerrolot, celui qui était si fort qu'il a attaché le diable aux poulvans de Luvvaux.

—Oh ! dit Jeanne avec un soupir, pauvre Ninor'h ! pauvre Mariic ! La Mary-Morgan les aura entraînés. Le folgoat avait raison. Pourquoi ai-je donné un pain à Philopen ?...

En ce moment, un hurlement prolongé retentit au loin.

—C'est le chien de Le Caër, dit Véronique.

—Le Caër ? répéta Catherine ; mais il était le promis de Mariic.

—Aussi le pauvre gars n'avait-il pas voulu quitter la plage, ajouta Dorothee. Ah ! saint Fiacre et saint Abdon, quelle douleur il montrait ! Il pleurait tant que les yeux lui en tomberont.

—Véronique ! dit Jeanne, appelle Le Caër ; je veux le voir.

—Non, non, dit vivement Catherine, ces souvenirs te feront mal.

—Je veux le voir ! répéta Jeanne.

Sur l'ordre de sa jeune maîtresse, la servante s'était élancée vers la porte, mais le cri de Catherine l'avait retenue. Véronique demeurait, hésitant et interrogeant alternativement du regard les deux filles de son maître.

Ce moment fut court : un second aboiement, très rapproché, retentit, et presque aussitôt la porte de la salle fut violemment ouverte. Un homme, le visage enflammé, l'œil ardent, se précipita.

—Le Caër ! crièrent les femmes.

Le paysan s'arrêta un instant au milieu de la pièce ; puis il courut vers le lit dans lequel s'était étendue Jeanne, et, se laissant glisser à deux genoux, il saisit l'une des mains pendantes de la jeune fille et la porta à ses lèvres avec un respectueux empressement. Des larmes s'échappaient des yeux du gars et mouillaient le lit.

Tout cela s'était accompli avec une rapidité telle que pas une des assistantes n'avait eu le temps de faire un mouvement, de formuler une interrogation, de jeter un cri.

Catherine, Dorothee, les deux servantes demeuraient muettes d'étonnement, Dorothee surtout écarquillait ses petits yeux et ouvrait démesurément sa grande bouche.

Jeanne, en voyant le gars, avait poussé un cri sourd et elle avait fait un mouvement comme pour se jeter en avant.

Perchée vers le jeune homme qui lui baisait les mains et pleurant, avec de rauques sanglots, elle fixait sur lui des yeux ardents.

—Ah ! dit enfin Le Caër entre deux soupirs, Dieu est bon ! il me permettra de mourir pour vous ; oui, pour vous qui l'avez sauvée.

—Sauvée ! s'écria Jeanne ; qui donc ?

Le Caër releva la tête et regarda la jeune fille.

—Qui ? répéta-t-il ; mais elle... Mariic.

—Mariic est sauvée ? s'écrièrent à la fois toutes les femmes.

—Et Ninor'h ? demanda Véronique.

—Ninor'h aussi, répondit le Caër.

Les quatre femmes, Dorothee en avant, entouraient le gars et l'enserraient près du lit, le criblant d'interrogations, de questions ; mais, à toutes ces questions, Le Caër n'avait qu'une réponse :